

L'intraitable oui de Molly

Ginette Michaud

Volume 28, numéro 4 (166), août 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31057ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, G. (1986). L'intraitable oui de Molly. *Liberté*, 28(4), 110–113.

GINETTE MICHAUD

L'INTRAITABLE OUI DE MOLLY

Philippe Sollers, *Théorie des Exceptions*, Gallimard, «Folio/Essais», 1986; 308 pages.

Il faut au lecteur de Sollers une bonne dose d'humour pour suivre à la trace ses ultimes métamorphoses, ces dernières années. Misanthrope et mondain, misogynne et *womanizer* hors pair (son *Femmes* en témoignait de façon éloquente), athée et catholique, ce ne sont pas, en effet, les contradictions qui lui font défaut: Sollers semble, au contraire, les exacerber à plaisir.

On connaît les remous que ses livres ont l'habitude (un peu émoussée, il est vrai) de soulever: Sollers reste l'un des derniers intellectuels français à régulièrement défrayer la chronique, sans doute parce qu'il réussit chaque fois à piquer notre curiosité (sexuelle). On a évidemment beau jeu de prétendre dans l'après-coup qu'il est complaisant, qu'il se répète d'un livre à l'autre et, insulte suprême réservée aux très médiocres ou aux très grands écrivains, qu'il est devenu ennuyeux... On connaît bien, par ailleurs, ses nombreux retournements idéologiques, de chef de file de l'avant-garde telquellienne au prophète des *Paradis* et de la revue *l'Infini*, sans oublier son rôle-titre, le plus réussi à mon avis, celui du jésuite pervers, dosant habilement la ruse et l'outrecuidance. On connaît également très bien ses sorties facétieuses et/ou provocantes (impossible de les démêler), les plus remarquées portant sur la question de la religion et sur l'épineuse énigme de la femme, au cœur toutes deux de toute l'histoire de la culture et de la création

en Occident. Ce n'est donc pas un hasard si le critique postmoderne, désormais croyant et libertin (façon Scarpetta, par exemple), se doit de faire une gène flexion en passant devant la figure, «choisie entre toutes», de la Vierge, rebaptisée par Sollers «l'effet B.V.M.» (les sigles, ça fait toujours plus chic, ça voyage bien d'un auteur à l'autre): c'est qu'il avait pu lire chez Sollers depuis une dizaine d'années que la Bienheureuse condensait les deux grands axes de notre pensée, le sexuel et le théologique (ou le divin, de préférence).

(Il faudrait intercaler ici, si j'étais sérieuse — mais j'ai déjà avoué mon parti pris de légèreté —, un long développement sur la fonction de l'écrivain en France, à l'heure actuelle, à nouveau fortement hystérisée me semble-t-il, du moins à la confortable distance où je me tiens pour le dire: Sollers peut dire à peu près n'importe quoi, qui l'écoute, mieux, qui l'entend? L'écrivain n'est plus, sur une certaine scène hyper-médiatisée, quelqu'un qui dérange, dont la parole est vraiment porteuse de libération ou de révélation: blessant le narcissisme de sa famille clanique nationale¹, il est infantilisé, un peu comme Sade lorsque la psychanalyse le transforme en banal adjectif; l'écrivain est renvoyé à sa place d'«enfant terrible» par l'institution littéraire, bref, il est toujours «l'exception qui confirme la règle». Est-il utile de souligner que l'éloge de la singularité absolue, du sujet irréproductible, inimitable que Sollers élabore dans ces essais sur ses maîtres à penser, qu'ils soient écrivains, peintres ou musiciens, déborde cette conception étroite de l'artiste: en art et en littérature, l'exception est la règle. Ce qui ne revient pas, toutefois, à prétendre de manière simpliste que l'artiste est pure subjectivité... Mais cela, c'est une autre histoire.)

Pour toutes ces raisons (et quelques autres), Sollers fait donc le plus souvent l'objet d'une réception un peu méprisante qui prend la forme d'une critique d'humeur (on l'adore ou on le conspue dans un même élan), au point qu'on peut se demander si l'on prend encore la peine de le lire. Si j'insiste sur ces quelques

1. L'expression est de Sollers: elle me paraît exportable en tous contextes, le nôtre compris.

idées reçues sur le personnage Sollers, c'est parce que je crois qu'elles font écran, jusqu'à un certain point, à l'écriture et à l'originalité de la pensée de Sollers écrivain.

Qui d'autre que Sollers (et les quelques écrivains exceptionnels qu'habite le désir poétique: Montaigne, Cervantes, Sade, Saint-Simon, Joyce, Faulkner, Proust) oserait écrire aussi directement qu'il parle en jouissant et qu'il jouit de parler, sans pour autant se retrancher aussitôt derrière une position maternelle? Car voilà ce que certaines féministes ne peuvent supporter chez Sollers: qu'il ait fait du «savoir jouir» de Montaigne² sa motto en quelque sorte, mais en tenant ce point en tant qu'homme. Ce qui dérange chez Sollers, ce n'est pas qu'il parle du sexe, et particulièrement de la sexualité et de la paranoïa féminines, de façon crue, c'est-à-dire sans sublimation. On sent bien, à l'effort qu'il faut toujours faire pour accepter des énoncés tels que «le sexe n'est pas naturel», «un corps n'est pas la source de ce qu'il écrit» ou «la femme n'existe pas», qu'un certain savoir sexuel fondamental sur l'espèce, qu'une certaine vérité intraitable sont ici visés, et au point juste, même si ces énoncés peuvent paraître de prime abord quelque peu illisibles (Sollers écrit d'ailleurs dans un autre contexte qu'un texte illisible, ça n'existe pas: ce qui se produit toujours, par contre, ce sont des blocages, des refoulements dans la lecture. Autre vérité menaçante, peu agréable à entendre.) Non, ce qui dérange surtout chez Sollers, c'est son écriture violemment matricide, traversée, hantée presque par les figures réactives de la femme et de la loi, de la femme-de-loi qui soutient ce qu'elle interdit. C'est cette figure qui, selon Sollers, nous sert de matrice culturelle et scelle le secret social, figure dont l'écrivain «a reconnu le pouvoir sombre et caché [...] au-delà du bidon de la «jouissance féminine» dont le mirage doit être soutenu par l'homosexualité masculine et son appareillage paranoïaque». L'écrivain qui, comme Joyce par exemple dans le fameux monologue de Molly qui clôt *Ulysse* auquel Sollers consacre ici une analyse déci-

2. Voici ce fin mot du savoir, cité par Sollers: «C'est une absolue perfection, et comme divine, de savoir jouir loyalement de son être».

sive, tente d'écrire une femme de l'intérieur, est ainsi conduit à parler et à écrire depuis une place impossible où il ne devrait plus rien y avoir, une «sorte d'impossibilité absolue d'accéder au symbolique». Si le Oui final de Molly produit toujours un effet aussi inouï (qu'on me pardonne ce jeu de mots!), c'est qu'il est gros d'une telle négation radicale qu'il parvient à la faire entendre tout en la retournant en son contraire, c'est qu'il inscrit là une dénégation au sens freudien du terme: matrice inversée, jouissance inédite qui, par principe, ne devrait pas jouir.

Et cette vérité scandaleuse, cette agression répétée contre la loi dite naturelle du flux biologique qui tient tant les femmes au corps, justement, Sollers ne se contente pas de les énoncer sous un mode théorique³, il les écrit encore dans un style émotif, lapidaire, qui balaie les objections raisonnables, mais qui fait grand cas du rythme et de la ponctuation, du battement et de l'interruption, autrement dit, d'une écriture travaillée au plus près par la *pensée* du sexuel, tout comme les textes des écrivains où il la repère.

Tout ceci mériterait une analyse beaucoup plus attentive, mais je dirai encore ceci pour finir. S'il faut passer par-dessus certains agacements légitimes en lisant Sollers, c'est parce qu'il y a dans ces textes de l'enthousiasme et de la reconnaissance, de l'emportement et de la rage à l'occasion, envers ceux qu'il nous présente et qu'il voudrait nous faire aimer à sa manière (c'est-à-dire l'aimer, lui, en retour, puisqu'il s'est transféré en eux, et eux en lui). Le sujet de la littérature et de l'art est, pour Sollers, celui qui s'élève «au-delà même de l'infini», celui qui «s'excepte quand on n'arrive pas à comprendre comment il jouit à ce point d'écrire ce qu'il écrit», «l'écriture est la vengeance du sujet comprimé, emprisonné». Conception idéaliste de l'écriture et de l'écrivain? Oui, sans doute, mais on n'a encore rien dit si l'on ajoute que cette idéalisation, cet envol, cette générosité constituent précisément le sujet impossible de la littérature et de l'art, un pari sur l'impensable lui-même.

3. Il ne faut d'ailleurs pas s'y tromper: la «Théorie» annoncée par le titre n'est qu'un détournement de sens de plus. «Quant à la signification du mot *théorie*, on sait qu'il s'agit aussi d'une ambassade, d'une procession, d'une fête»: voilà ce qui s'appelle aujourd'hui, en cette époque affadie, vider un concept.